

# I

## Les fugues de l'enfance (1930-1944)

**A** 14 h 45, en ce lundi 9 juin 1930, jour de la Pentecôte, Monique Andrée Serf naît au 6, rue Brochant, à Paris XVII<sup>e</sup>, dans le quartier à la fois populaire et paisible des Batignolles que la chanteuse évoquera avec nostalgie dans « Perlimpinpin », puis « Il automne ».

*« Du soleil, une brise fraîche, une température en somme idéale. Un jour de congé qui paraît meilleur du fait qu'il est suivi demain d'un second jour de repos. Hier, on hésitait encore pour savoir si l'on pouvait se risquer à gagner la campagne. Ferait-il beau ? Le ciel serait-il obscurci par les nuages sombres d'orages ? Un coin de soleil entrevu ce matin, dès les volets ouverts, et voilà tous les Parisiens tirés du lit de bonne heure. Le plein d'essence à la moto ou à la voiture, et, auréolés du nuage bleu des premières bouffées d'échappement, les derniers retardataires sont partis. Dans les gares, où les trains, comme la veille, sont doublés et triplés, toute la matinée, ce fut la fiévreuse animation habituelle de ces jours où les citadins s'échappent vers le grand air... »*, peut-on lire dans le journal *L'Intransigeant*.

La future dame de l'ombre, échappée d'une auréole de soleil pré-estivale, a vu le jour quelques semaines après Jean Rochefort dont elle croisera la route. D'autres étoiles qui, comme elle, brilleront au firmament des stars, naîtront en cette année 1930. Parmi elles, le comédien Philippe Noiret, qui comptera parmi

les pensionnaires de L'Écluse, le fameux cabaret où Barbara fera ses premiers pas. Ou Françoise Mallet-Joris, une future écrivaine émérite qui, par Marie-Paule Belle interposée, saura à l'instar de Barbara, exprimer en chanson les états d'âme de la gent féminine.

En 1930, se déroulent une série d'événements ayant un rapport étroit avec le destin de Barbara.

Le 8 février, le premier train équipé d'un poste de TSF circule sur la ligne Paris-Rouen. Cette avancée technique préfigure des lendemains qui chantent pour accompagner le quotidien de chacun.

Le 18 août, à Paris, le cinéma « Les Agriculteurs », présente en avant-première *La Chair et le Diable*. Un long-métrage de Clarence Brown qui met à l'honneur Greta Garbo, la divine, nimbée de l'aura délirante des stars mystérieuses et fascinantes.

Le 22 août, après avoir conquis l'Amérique, Maurice Chevalier, le dandy gouailleur qui a su moderniser le music-hall français, rejoint la capitale française où il est accueilli comme une idole.

Marlene Dietrich rayonne dans *L'Ange bleu*, le fameux film de Josef Von Sternberg. Comme Barbara, la comédienne-chanteuse évoluera dans le clair-obscur du mystère, pour mieux alimenter les fantasmes collectifs, et deviendra une légende immortelle.

Et Lucienne Boyer reçoit le Grand Prix du disque pour son interprétation de la chanson de Jean Lenoir, « Parlez-moi d'amour », que notre chanteuse inscrira à son répertoire.

Dans le même temps, le contexte politique prend une tournure inquiétante pour Monique et sa famille. En effet, le parti nazi, dirigé par Adolf Hitler, répand, dès 1933, ses thèses racistes et antisémites à travers l'Europe.

Monique est la fille d'Esther Madeleine Brodsky, née en 1905 à Tirapol, une ville de Moldavie couchée près du fleuve Dniestr, où sa grand-mère, Hava Poustilnicov, originaire d'Odessa, a aussi vu le jour en 1878. Quant à Moïse Brodsky, ce grand-père

issu d'Europe centrale, disparu en 1933, la petite fille n'aura pas la chance de s'en souvenir.

Son père, Jacques Serf, né le 25 novembre<sup>1</sup> 1904 à Paris XVIII<sup>e</sup>, est le fils de Maxime et Louise qui appartiennent à une famille implantée en Alsace depuis des générations.

Tous deux d'origine juive, Jacques, homme charismatique et imposant, et Esther, petit bout de femme que l'on compare souvent à Édith Piaf, s'unissent par les liens du mariage en 1927. Ils donneront naissance, le 20 septembre 1928, à Jean, l'aîné de la fratrie, et occuperont respectivement les emplois de représentant en peausserie et de fonctionnaire à la préfecture de Paris.

« Bourgeoise-bohème », la famille ne baigne pas dans le luxe, pas plus que dans la misère, même si le couple est souvent endetté.

Bientôt, on quitte la rue Brochant, pour s'installer à quelques encablures de là : rue Nollet.

L'une des premières photos de Monique, âgée d'environ 4 ans, nous montre le visage malicieux d'une petite fille aux joues rebondies, aux cheveux mi-longs, fins et cendrés, qui semble fière d'occuper la place de la vedette sur une calèche « conduite » par son grand frère. Cette première image tranche avec la légende austère et énigmatique de Barbara.

Déjà, Monique, qui arpège des musiques imaginaires sur des meubles ou autres claviers de fortune, sait qu'elle sera pianiste-chanteuse. Elle fait en effet partie de ces personnages qui, malgré les aléas d'un quotidien instable et incertain peu propice à un avenir flamboyant, sont nés stars : « — *Viens mettre le couvert... Ah, les briseurs de rêve qui m'ont fait à tout jamais détester l'obéissance ! (...), lorsqu'on est la "plus grande pianiste du monde", on ne met pas le couvert... »*<sup>2</sup>

Dans l'univers peuplé d'ombres glaciales et fugaces que fut son enfance, la petite fille partage son rêve secret avec sa grand-mère. Unique rempart protecteur dans le désert du désamour – ou de l'amour masqué sous la pudeur des sentiments –, « Granny », digne et élégante comme un camée, lui concocte des pâtisseries aux blonds raisins de Corinthe, des strudels aux pommes et noix pilées et la console d'une étrange façon. En lui racontant des histoires de loups sauvages qui surgissent dans les steppes

désertes – de quoi glacer d’effroi les enfants les plus paisibles –, ou en se mettant au piano pour lui fredonner des chants nostalgiques russes. « *Ma Granny, je l’ai tellement aimée que, même aujourd’hui, j’ai du mal à en parler. (...) Lors de sa disparition, le choc fut si important que, durant deux années, refusant sa mort, je la voyais surgir de partout, persuadée qu’elle était toujours vivante...* »<sup>3</sup>

En 1937, pour fuir les huissiers qui harcèlent une famille dont la gestion financière n’est pas l’apanage – Barbara la généreuse héritera de ce « défaut » –, les Serf s’installent à Marseille. Dans sa mémoire fragmentée, Monique gravera des séquences colorées et fruitées, partagées avec son frère, qui compteront parmi ses premiers souvenirs d’enfance : « *Marseille, l’odeur des grandes tartines arrosées d’huile d’olive et frottées à l’ail que nous rangions dans nos gibecières, la course dans la descente du boulevard Gaston-Crémieux, et puis à gauche, et encore à gauche, nos deux écoles contiguës. Le bruit de mes galoches à semelles de bois dans le préau que je traversais en courant lorsque j’étais en retard, le vestiaire, les vieux portemanteaux, l’odeur des tabliers écrus sur lesquels nos noms étaient inscrits en rouge ; enfin, une fois dans la classe, mon pupitre d’écolière, le plumier, la gomme rongée, l’odeur de la colle aux amandes, celle de l’encre violette.* »<sup>4</sup>

Au cours de son séjour fugitif dans la cité phocéenne, la petite fille précoce connaît sa première romance amoureuse avec un garçon de souche noble de six ans son aîné. Pour lui prouver ses sentiments, elle lui donne en offrande trente-deux figues fraîches dérobées dans le compotier familial. À travers cet acte transgressif, qui lui vaudra de sévères réprimandes, transparait le visage de Barbara la généreuse, l’exaltée, la désobéissante, prête à tout pour séduire et honorer ceux qu’elle aime.

Dès l’année suivante, on quitte Marseille pour Roanne. De cette nouvelle escale, Monique conserve des souvenirs doux-amers. Le 24 août 1938, une petite fille du prénom de Régine vient agrandir le cercle. Un bonheur qui se mêle dans sa mémoire à l’image de son premier Noël en famille dont se dégagent des

parfums enivrants de chocolat, de cannelle et de sucre candi répandus par sa grand-mère Granny. Mais l'heure est aussi à la précarité matérielle, il fait froid et le quotidien montre son visage humiliant. La future fée de la chanson doit se contenter de robes de fortune, taillées dans des habits d'adultes, qu'elle enfle sur son corps d'enfant déshonorée. Et, plus grave encore, les huissiers sont devenus des visiteurs fidèles du domicile des Serf, criblés de dettes, dont ils saisissent les meubles. Dans le logis quasi nu, la petite fille, rêveuse et résiliente, trouve encore la force et la foi de jouer sa musique imaginaire sur la table de la salle à manger, épargnée par miracle. *« J'ai connu les : "N'ouvrez pas, les enfants !", les "Vous direz que papa est absent !", les rues détournées et contournées à cause des créanciers. J'étais souvent honteuse. Je hais, depuis, le mot "argent", la tricherie et le mensonge... »*<sup>5</sup>

Fuir, fuir encore à bord d'une Oldsmobile de fortune pour échapper à son destin et arriver au milieu de nulle part.

L'été de 1939 se profile. Au Vésinet, la famille Serf connaît ses dernières heures paisibles.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'Allemagne envahit la Pologne. Au pied du mur, la France et la Grande-Bretagne, qui avaient conclu un accord garantissant l'intégrité du territoire polonais, entrent en conflit avec les Allemands. Ainsi, en ce 3 septembre débute « la drôle de guerre » qui s'étendra jusqu'au 10 mai 1940.

Jacques est appelé sur le front et la famille se disloque.

Seule à Paris avec ses trois enfants, Esther s'organise. Elle conserve la garde de Régine et confie ses deux aînés à leur tante, Jeanne Spire. Une femme de 50 ans, aux cheveux blancs coiffés en chignon, qui fut mannequin chez Poiret, et possède de la classe, de l'élégance, du chien. Veuve d'un médecin militaire, « madame la colonelle » – ainsi la surnomme-t-on – roule ses cigarettes, tire les cartes à l'occasion et rayonne d'une autorité bienveillante. Selon son modèle, Barbara sculptera son personnage d'oiseau de proie doté d'une excentricité captivante.

Fin septembre 1940, Jeanne part avec Jean et Monique pour Poitiers où l'on trouve refuge chez des médecins qui comptent parmi ses relations influentes. Là, à la sortie de l'école, la fillette a l'heureuse surprise de voir son père qui l'attend vêtu de son

costume militaire. Au bout de deux heures, vient le moment des adieux, Monique l'implore entre deux sanglots de rester encore auprès d'elle, alors, pour tenter de la consoler, il lui tend quelques sous, avant de rejoindre ses troupes. Avec cette manne miraculeuse, elle court s'acheter du zan. Une sucrerie aux parfums de substitut paternel dont Barbara se droguera toute sa vie – au péril de sa santé, car la réglisse a des effets néfastes sur la tension artérielle – et qui appartiendra à sa mythologie. Le personnage de Lily Passion, à travers lequel elle brosse son autoportrait face à Gérard Depardieu, n'évolue-t-il pas avec un sac en mica rempli de zan bleu ?

Au printemps de 1940, Jeanne et ses petits protégés rejoignent Esther à Blois où elle est employée à la préfecture. Les retrouvailles sont émouvantes mais de courte durée, car, comme le chantera Serge Reggiani, un homme qui fera partie des proches de Barbara, « Les loups sont entrés dans Paris ».

En juin, une véritable psychose collective jette plusieurs millions de civils sur les routes bombardées et mitraillées, où refluent en désordre officiers et soldats, souvent sans armes, parfois dépassés par les éléments avancés des troupes allemandes : l'exode ajoute à la confusion tragique de la défaite. *« On a vu au grand jour, sous la petite pluie couleur cendre, des objets tirés du cœur des maisons, qui depuis des années et des années dormaient dans le secret des vies privées. Des vieillards hissés sur des ballots d'étoffes, entre des ustensiles de cuisine et des cages d'oiseaux. Tout cela prend le chemin cahotant de l'ouest. (...) Des fuyards... Où allez-vous comme ça ? On ne sait pas. Allez, mettez-vous à la suite. Et des civils qui croulent sous leurs paquets, plutôt que de les abandonner dans les champs, qui supplient qu'on les leur prenne dans les voitures. Heureusement qu'il fait nuit, on ne pourrait pas supporter ce spectacle-là en plein jour. »*<sup>6</sup>

Grâce à son emploi à la préfecture, Esther sait de source sûre que le pont de Blois sera dynamité d'un moment à l'autre pour stopper l'avancée ennemie.

La famille doit donc fuir au plus vite et se scinder une nouvelle fois.

Mme Serf met cap vers le Sud, avec une Régine âgée de 2 ans. Quant à Jeanne, Jean et Monique, ils montent dans le premier train en route vers une destination improbable. Au bout d'une centaine de kilomètres, le convoi s'arrête dans la plaine de Chatillon-sur-Indre. Les jours passent, cependant que les enfants qui, par bonheur, n'ont pas conscience du danger, jouent dans les wagons immobilisés et vont glaner des denrées dans les fermes alentour.

À l'issue de cinq jours de calme, trois avions de chasse marqués de croix gammées tournoient autour du train. L'un est fauché par la DCA, tandis qu'un autre passe en rase-mottes pour mitrailler les wagons voisins de celui de Jeanne et ses neveux, semant la panique et provoquant morts et blessés. Ceux-ci devront patienter vingt-quatre heures avant d'être secourus, sous le regard des enfants qui, grâce à leur instinct protecteur, savent mettre le malheur à distance.

*« Lorsqu'on a 9 ans, la guerre c'est aussi parfois traverser l'horreur en jouant. Nous continuons de jouer dans la plaine aux abords du train. Nous y resterons dix-sept jours. »<sup>7</sup>*

Barbara, dont l'inspiration se mêle à son vécu, transposera cette séquence d'enfance traumatisante dans « La Fleur, la Source et l'Amour » (1972) :

*« Une grenade éclatée (...)  
Dans le creux du vallon  
Et des enfants allongés  
Dans le plein cœur de l'été... »<sup>8</sup>*

En ce début d'été, les trois rescapés se retrouvent par miracle à Préaux, une commune de cinq cents habitants située à quelques kilomètres de Châtillon. Dans ce bourg, rural et champêtre, cerclé de bois épais, où trône un château du XIII<sup>e</sup> siècle, ils vont pouvoir évoluer à l'abri du monde et de la guerre. Le village est néanmoins animé et compte plusieurs cafés, épiceries, ou autres maréchal-ferrant, bourrelier, charpentier et charron.

Jeanne, Jean et Monique trouvent d'abord un hébergement de fortune au sein de la petite école communale, puis, forte de son entregent, « madame la colonelle » parvient à dénicher un

logement plus décent, situé en plein centre du village, au-dessus du café-épicerie d'Arthur et Marie Lanchais à qui elle loue deux chambres. À deux pas, derrière l'immense toiture d'une ancienne tuilerie, les enfants ont découvert un univers merveilleux, où ils jouent jusqu'à s'enivrer loin des rumeurs de la guerre.

Dans l'asile paisible de Préaux, l'heure est aux grandes vacances et aux rêveries campagnardes : « *La petite Monique, assez grande pour son âge, n'avait pas encore la silhouette filiforme de la future Barbara. Au contraire, "elle était plutôt rondelette", disent ses camarades d'alors, "et puis, elle n'était pas aussi brune que maintenant ; seulement châtain foncé, les cheveux souples, mi-longs". En tout cas, pour la plupart, "une parfaite camarade", d'une grande gentillesse, "une enfant très sympathique". Jacqueline Leclerc habitait en face du café Lanchais. Elle avait à peu près le même âge que Monique. Aussi se voyaient-elles tous les jours. Elles jouaient à la poupée, à la dînette, à la marchande... Le père de Jacqueline, qui avait une entreprise de battages, emmenait parfois dans sa voiture les fillettes jusqu'à la ferme qu'il possédait près du bourg. Là, Monique montait sur "Mustapha", un petit cheval laissé par les soldats de l'armée d'armistice. "Monique adorait mon père", ajoute Jacqueline. »<sup>9</sup>*

Si chacun s'accorde pour parler de la gentillesse spontanée de la jeune Monique, on remarque aussi son caractère trempé. André Cosson, l'un des amis de son frère Jean, nous raconte cette anecdote : « *Il y avait un véhicule militaire abandonné sur la place. On s'y réfugiait pour jouer... Monique avait du tempérament, la tête dure même. Il y avait parfois entre nous des altercations !* »

Gisèle, l'aînée des enfants Lanchais, se souvient des rêves de pianiste-chantante que Monique caresse avec obstination. D'ailleurs, derrière la prestance et l'autorité naturelle d'une petite fille qui suit les cours de chant de Mme Longuet, l'institutrice des « petits », se profile la silhouette de Barbara.

« *Je ne veux pas que tu deviennes saltimbanque !* », lui répète sa tante avec une sévérité teintée de tendresse. Sa tante, qui sera la première à envoyer à la famille Lanchais les photos de sa nièce métamorphosée en artiste.



Bientôt, un vent automnal souffle sur Préaux qui annonce le temps de la rentrée scolaire. Vêtue d'un tablier écossais et d'un gilet marron, Monique intègre la classe des « grands » où, contrairement à la légende, elle se montre bonne élève. À l'école, elle s'est liée d'amitié avec Lucette Mary qui se souvient de ses tendres années partagées avec la future chanteuse : « *Un jeudi, Monique est venue jusque chez moi, à la Reculée, à trois kilomètres du bourg, on a essayé de lui apprendre à monter à bicyclette... Le dimanche, nous, les filles de Préaux, on allait à la messe. Un jour, on lui a demandé pourquoi elle ne nous accompagnait pas. C'est alors qu'elle nous a appris qu'elle était juive.* » Selon l'exemple familial, la jeune fille évoque ses racines juives avec moins de conviction que d'innocence, voire d'humour. Chaque année, en septembre, a lieu le pèlerinage à la vierge de Pellevoisin. « *J'y suis allée par le car, raconte Gisèle Lanchais, et j'ai emmené Monique avec moi pour la promener... J'entends encore sa grand-tante, qui, pour plaisanter, me disait : "Ah ! je te vois venir, tu veux me la convertir !"...* »

Mme Spire, la tante extravagante et extravertie qui a tissé un lien privilégié avec les habitants du village, restera à Préaux jusqu'à la fin de la guerre.

Quant à Jean et Monique, ils vont bientôt poursuivre leur route nomade.

Plus tard, bien plus tard, Barbara chantera à Tours où Pierre, l'un des fils Lanchais, demandera à la voir. En pleine répétition, un instant secret, sacré, pour « La Longue Dame brune », elle consentira à le recevoir tout en lui signifiant qu'elle n'est pas prête à raviver les plaies de la guerre.

À l'occasion d'un concert à Châteauroux, André Cosson tentera également de l'approcher. Mais en vain. Car Barbara a déjà tourné la page de son passé clandestin...

Définitivement ?

L'armée française, pourtant réputée depuis 1918 comme la meilleure du monde, a déposé les armes face à l'Allemagne. L'heure de la défaite a sonné.

Jacques Serf, démobilisé, peut enfin rejoindre les siens.

La tante Jeanne conduit les enfants jusqu'à Tarbes, en zone libre, où la famille au grand complet tente de se reconstruire.

En 1941, on s'installe au 3 bis, rue des Carmes, dans une grande maison sur deux étages où l'existence de chacun s'apaise pour un temps.

À Tarbes, Monique, métamorphosée en jeune fille mince et élancée au regard captivant, cueille son premier bouquet de lèvres sur le visage adolescent d'André Mathieu. Un copain de son frère, Jean, membre des Scouts de France et futur poète avec qui elle découvre le répertoire de Trenet. Ensemble, ils ont coutume d'aller se baigner à la piscine Nelly...

Dans le même temps, la jeune fille inventive et pleine d'initiative concrétise son rêve de saltimbanque. Anne-Marie, la fille du pharmacien, se souvient d'avoir été « harcelée » par une artiste en herbe obstinée qui ne songeait qu'à faire chanter les autres enfants avec elle. « *On a fait plusieurs fois des petits spectacles dans la cour de la maison, raconte Jean Busy, le fils du concierge. On se déguisait avec des vieux vêtements, des bérets, des écharpes, et on chantait. Après, on faisait la quête chez les voisins, et avec les trois pièces qu'on récoltait, on allait au cinéma.* »

Façon pour Monique de se distancier de son univers familial dont le comportement est pour le moins étrange.

En classe, l'élève frondeuse, rieuse, désobéissante n'obtient pas des résultats satisfaisants. Alors, lorsque son père s'amuse à la comparer en « public » à son frère, Jean, promis à une brillante carrière médicale, elle se sent profondément humiliée.

En effet, autour du repas familial, selon une habitude, malsaine et méprisante, il se plaît à demander à sa fille le compte rendu de sa journée d'école.

Lors de ce rituel détestable, la rêveuse, poursuivie dans ses retranchements, perd ses moyens et ne parvient à balbutier au bord des larmes que quelques mots confus, tels que « *Les Gaulois adoraient les druides...* ». Autant de paroles frivoles qui lui valent, immanquablement, ce verdict paternel avilissant et sans appel : « *Cette enfant est stupide. Je me demande ce qu'on en fera plus tard !* »

Au cours de cette période, la jeune fille sera victime d'une blessure physique, indélébile dans son âme. Son futur mari, Claude Sluys, l'évoquera en 1997 dans un fax destiné à raviver les souvenirs d'une Barbara occupée à rédiger ses mémoires. « *Lorsque je devins ton amant, tu me révélais que tu avais un sein difforme, malformation due, disais-tu, à une brûlure provoquée par un cataplasme à la moutarde posé par ta mère lorsque tu étais bébé.* » Au début des années 1950, le jeune homme fera appel à un chirurgien ami qui réalisera une reconstruction mammaire : « *Je te conduisis illico chez Jacques qui accepta de te refaire la poitrine sans honoraires. Les frais de salle d'opération furent offerts par un jeune dentiste, Maurice Rommelaere, qui à l'époque te faisait la cour et te comparait à son cheval, dans ses déclarations délirantes...* » À l'issue de la visite post-opératoire, le médecin constate que le résultat de son opération est conforme à ses espérances : la cicatrisation est parfaite et le sein épouse les formes féminines attendues. « *Mais pourquoi tout ce sable sur votre torse ?* », demande-t-il à Monique. « *Eh bien, répond-elle, je suis allée inaugurer ma nouvelle poitrine avec un jeune homme, dans les dunes...* » Les examens prouveront que nulle brûlure n'est à l'origine de cette difformité mammaire due, en réalité, à une agression...

Un soir, à Tarbes, le quotidien de Monique, qui a 10 ans et demi, bascule dans l'horreur.

Son père adopte avec elle une attitude de plus en plus intrigante qu'elle n'est pas en mesure de comprendre : il lui fait subir des relations incestueuses ! Ces barbaries accompagneront son enfance jusqu'à l'âge de 16 ans où, à l'occasion d'un séjour revigorant à Trégastel, en Bretagne, elle prendra l'initiative de porter plainte. Le gendarme lui tend une oreille attentive, il semble même la croire, mais, en cette époque préhistorique où l'écoute de l'enfant n'est pas de mise, le représentant de la loi prie la jeune mineure de rejoindre le foyer familial. Finalement, c'est son père en personne qui viendra la chercher. Furieux, il insulte l'adolescente qu'il traite d'affabulatrice et punit pendant plusieurs jours. Celle-ci éprouve un profond sentiment de haine à son égard, tout

en se sentant apaisée : elle est fière de sa démarche qui, lui semble-t-il, l'a marqué en plein cœur. Longtemps, lui comme les autres attribueront les propos de Monique à un délire mythomane, mais par la suite plusieurs enquêtes seront menées qui prouveront sa bonne foi.

De telles pratiques sexuelles, qui touchent au tabou social suprême, subies sous la contrainte de la violence ou la séduction, sont « inappropriées » au développement psychoaffectif d'une jeune fille et ne peuvent que provoquer chez elle un profond traumatisme. *A fortiori* quand le coupable s'enfuit après avoir commis pendant six ans des barbaries apparemment approuvées par le monde des adultes, pour ne revenir qu'au seuil de la mort. Jamais Barbara n'aura pu « réparer » ce crime grâce à la parole salvatrice et dire à son père ces mots auxquels elle tenait tant : « *Je te pardonne, tu peux dormir tranquille. Je m'en suis sortie, puisque je chante !* »

Aussi, un profond sentiment d'insécurité habitera Barbara tout au long de son existence, qui conservera le réflexe de se barricader la nuit dans sa chambre à chaque fois qu'elle pressent un danger réel ou imaginaire. Barricadée dans sa forteresse, elle n'aura de cesse d'observer les mouvements du monde derrière une lucarne. « *Lorsque je ne voulais plus voir ni entendre, j'appuyais dans ma tête sur une gâchette secrète et me retrouvais immédiatement coupée du monde, les genoux repliés sous le menton, devenue inatteignable, à l'abri de herses et de murailles invisibles. Je pouvais rester ainsi une journée entière sans qu'on réussisse à me faire bouger. (...)* »<sup>10</sup>

Et puis, une violente douleur au bas des reins de nature psychosomatique, accompagnée d'un sentiment de culpabilité – inversion classique agresseur/victime –, se manifestera à chaque moment où sa vie chavire... Sensations morbides et pulsions autodestructrices deviendront également ses démons intimes.

À Tarbes comme ailleurs, la menace nazie rôde alentour.

Durant cette période d'occupation allemande, le gouvernement de Vichy, présidé par le maréchal de France, a édicté plusieurs lois sur le statut des Juifs, considérant ces derniers comme une

catégorie à part de la population. Le 12 juillet 1941, Jacques Serf se voit contraint d'établir cette déclaration :

*Monsieur le Préfet des Hautes-Pyrénées,*

*En vertu des prescriptions de la loi du 2 juin 1941, je me dois de vous remettre la déclaration suivante.*

*Israélites, au regard de ladite loi.*

*Chef de famille. Serf Jacques, né le 25 septembre 1904, à Paris XVIII<sup>e</sup>.*

*Français, de plus de cinq générations.*

*Profession : contrôleur à l'Office national interprofessionnel du blé (non réintégré).*

*États ou biens : néant.*

*Épouse : Serf Esther Madeleine.*

*Enfants : trois, âgés respectivement de 13, 11 et 3 ans – nés en France.*

*Je vous prie de croire, Monsieur le Préfet, à l'expression de ma haute considération.*

*Jacques Serf*

En 1942, suite à une dénonciation, une âme charitable vient frapper à la porte des Serf pour leur dire de fuir au plus vite.

Dans la nuit, chacun fait ses valises à la hâte et quitte Tarbes. Claude, le petit dernier, né en mars, est confié à la sœur d'Esther, établie près de Montauban, où ses parents devront braver le danger pour venir le recueillir : « *On m'a souvent raconté que, ce jour-là, lorsque mes parents sont venus me chercher chez ma tante, un résistant avait assassiné un soldat allemand. Comme le coupable était introuvable, les nazis ont décidé, en représailles, de désigner une dizaine de personnes et de les fusiller. Mes parents étaient de ceux-là. Ils nous ont emportés dans un champ mais, au moment où le peloton allait tirer, j'ai tellement pleuré (ils m'avaient enfermé dans un sac) que le chef nazi a décidé de remettre l'exécution au lendemain. Mes parents se sont enfuis dans la nuit.* »<sup>11</sup>

Monique et Régine trouvent refuge à Chasseneuil-sur-Bonnieure, en Charente, où elles sont initiées aux tâches fermières.

Puis, à l'issue d'une longue errance au cours de laquelle on fait escale à Grenoble, la famille « recomposée » s'installe à Saint-Marcellin, de l'été 1943 à octobre 1945.

Cette commune du Vercors de 4 000 habitants, théâtre d'un combat mené par les maquisards pour empêcher les troupes allemandes de rejoindre le front de Normandie, abrite de nombreux résistants et une cinquantaine de Juifs dispensés d'arborer l'étoile jaune. D'ailleurs, aucun des membres de la famille Serf ne la portera jamais.

En juillet 2000, je passerai une journée à Saint-Marcellin où j'aurai la chance de rencontrer différents témoins, nostalgiques, disponibles et généreux, qui, de près ou de loin, ont côtoyé Barbara et les siens.

Dans cet asile de paix, ceux-ci séjournent d'abord à l'hôtel de France, puis à l'hôtel Thomé, situé rue Saint-Laurent. Ils s'établissent enfin, à l'écart du centre-ville, au 9, rue du Mollard, dans une maison sur un étage entourée de fleurs et d'arbres fruitiers aux parfums pénétrants qu'ils louent à la famille Cattot. Des « justes » qui veillent sur leurs protégés au péril de leur vie. *« À l'époque, j'avais une vingtaine d'années et travaillais comme vendeuse dans un magasin de chaussures, se souvient Augusta Cattot, la fille des propriétaires. Nous avons connu la famille Serf... par l'intermédiaire de Mme Bossan qui tenait un magasin de vaisselle dans la grande rue (Yves Rocher actuellement). Elle nous a expliqué que la famille Serf recherchait une maison pour s'y installer. La famille Cattot a loué sa villa en dessous de la Trivolière... Le contexte favorisait la discrétion, nous savions qu'ils étaient juifs, mais nous n'en parlions jamais et vivions avec la crainte d'une dénonciation. Quand ils se sont installés, ils avaient très peu d'affaires, les valises étaient toujours prêtes au cas où... Quand nous allions au jardin à côté de la villa, la famille nous saluait, nos rapports s'arrêtaient là. Je me souviens que Monique était une jeune fille très élégante qui soignait son apparence... »*<sup>12</sup>

Peu à peu, les Serf s'intègrent à la vie des autochtones, soudés et solidaires. Ils ont pour coutume de prendre chacun de leur repas au restaurant Serve. « *Le restaurant était petit à l'époque (il représentait la partie café d'aujourd'hui), raconte Colette Serve, âgée d'une dizaine d'années de plus que Monique. Ils étaient six à manger midi et soir : M. et Mme Serf, Jean l'aîné, Monique, Régine et Claude... Il fallait attendre la nuit pour partir du restaurant et rejoindre leur habitation dans la discrétion. Il arrivait que M. et Mme Serf soient absents pour des raisons inconnues, je veillais alors sur les enfants et craignais le pire. Il est difficile de parler de la famille Serf, les réfugiés juifs étaient très discrets, ils ne parlaient pas beaucoup de leurs faits et gestes. Le restaurant réunissait beaucoup de familles juives, la famille Serf était la seule avec des enfants. Ils s'entraidaient tous et la solidarité jouait beaucoup. Monsieur Serf essayait de trouver du travail, c'est qu'il fallait nourrir la famille !* »<sup>13</sup>

Bientôt, Jacques trouve un emploi de représentant en papier à l'imprimerie Cluze, située Grande Rue, où il gagne 2 595 anciens francs par mois. Son patron, André Ballouhey, parvient même à fournir de fausses pièces d'identité à toute la famille.

Au cours de l'année scolaire, 1942-1943, Monique est inscrite en 5<sup>e</sup> au collège municipal, place du Marché, où M. Julien et M. Deydier sont respectivement ses professeurs de français, latin, grec et de mathématiques et sciences naturelles.

Sur la photo de classe, on voit bien que la jeune fille, longue, jolie et élégante, au visage jovial et aux cheveux longs, frisés et presque blonds, se distingue de ses camarades, ne serait-ce que par la taille.

D'ailleurs, elle boude la plupart des matières enseignées au profit du français et du chant : les deux ingrédients qui composent une chanson.

« *Sur la photo, se souvient Janine Gutierrez, l'une de ses camarades de classe, elle est vêtue d'une jolie robe blanche. Je me souviens qu'elle portait souvent de belles toilettes. Nous ressentions cette différence de milieu, elle venait de la capitale, nous, nous faisons un peu paysannes. Alors que les jeunes filles de l'époque étaient plutôt réservées et timides en classe, elle,*

*au contraire, s'imposait. Je me souviens avec quelle aisance et fantaisie elle récitait des poèmes sur l'estrade, elle jouait déjà bien son rôle. Lors de nos distractions entre amies, Monique voulait nous faire chanter, elle nous menait assez durement. »*

Chanter, telle est sa passion, sa façon à elle de résister face à l'adversité. Chaque soir, elle pousse la chansonnette au restaurant Serve, face à son premier public : les réfugiés juifs. « *Monique était beaucoup plus mûre que les autres filles à sa façon de discuter et chanter, me confie Renée Marion. À la sortie du cours de français, je me souviens qu'elle m'avait dit : "À notre âge, on ne peut pas comprendre les sentiments, car on n'a pas assez d'expérience."... »*<sup>14</sup>

Monique possède en effet une maturité, une prestance et une autorité hors du commun. Imperturbable et comme intouchable – et déjà aérienne –, elle traverse les événements dramatiques, enfermée dans sa « tour de rêve » où elle fredonne sans cesse. Et marche en dansant, jusqu'à s'enivrer, près du kiosque à musique. En adolescente entreprenante, elle organise des « garden-parties » – pas encore à l'Élysée ! – au cours desquelles elle fait chanter ses « élèves ». Prenant son rôle de « professeur » très au sérieux, elle leur donne des noms d'oiseaux et se surnomme, elle-même, « le rossignol » – « L'Aigle noir » est encore dans son œuf ! Le samedi après-midi, elle se rend chez une voisine, Marcelle Bossan, qui possède un piano. Là, elle travaille arpèges et vocalises et s'exerce sur une chanson dans l'air du temps : « La Complainte du petit éléphant ».

Pourtant, un obstacle vient faire barrage à ses rêves de musicienne.

Un matin, dans sa chambre qui donne sur la rue, Monique se réveille avec une « boule » douloureuse au creux de la main droite. Le médecin ne cache pas son inquiétude et recommande à la famille d'opérer la jeune fille au plus vite. Après une intervention chirurgicale peu concluante, le nodule réapparaît et finit par gêner la motricité d'un doigt. Monique devra subir pas moins de sept opérations ! À l'issue de la dernière, le verdict tombe comme un couperet : « *Ma pauvre enfant, s'exclame Esther, jamais tu ne pourras être pianiste !* » Mais la future artiste, qui n'aura de cesse



de contrarier le destin, saura tirer profit de cette épreuve en partie surmontée. Grâce à son habitude de jouer avec les quatre doigts d'une main, qu'elle a rééduquée toute seule, avec les moyens du bord, elle finira par acquérir une couleur pianistique originale et inimitable qui sera sa marque de fabrique. « *Elle chante. En ce moment, elle est heureuse. Personne ou presque n'a remarqué combien c'est insolite, son piano... de ce côté-là : à droite... Combien sa main... Pourquoi la cache-t-elle ?* »<sup>15</sup>

Son origine juive, sa mère a bien pris soin de lui dire de la taire. Dans l'insouciance de son jeune âge, Monique ne sait pas très bien ce que signifie le mot « juif », si ce n'est qu'il est lié à la peur, au danger, au réflexe de se cacher dans l'escalier si quelqu'un frappe à la porte. Odette Rosendhal, l'une de ses sœurs de sang réfugiée à Saint-Marcellin, éprouvera le même sentiment d'inconscience : « *... nous y vivions heureux malgré les événements. Mon père était dentiste et nous habitions au-dessus du magasin Faurie. Pendant la récréation, Monique et moi dansions dans la cour du collège, nous avions les mêmes problèmes, mais nous n'en parlions pas, nous étions jeunes et inconscientes.* »<sup>16</sup>

Plus tard, de nature libertaire, Barbara entretiendra des rapports distants avec sa religion originelle – en tout cas publiquement.

Bien sûr, même en tournée à l'autre bout du monde, elle trouvera toujours le temps de se recueillir à l'occasion des fêtes juives. Comme le Rosh Hashana, le Nouvel An – à cheval entre septembre et octobre. Et surtout le Yom Kippour, l'une des plus grandes solennités de la religion, jour du Grand Pardon consacré aux pénitences et aux prières pour l'expiation des fautes commises envers Dieu et le prochain – célébré dix jours après le Nouvel An.

Mais elle refusera d'être photographiée auprès de chandeliers juifs, déclinera les invitations destinées à soutenir des personnalités politiques israéliennes, par désir de ne pas être assimilée à la communauté juive – à laquelle elle était pourtant liée sur le plan affectif. L'ambitieuse, qui désirait s'adresser à un auditoire aussi large que possible, ne voulait pas être réduite à une iden-

tité, quelle qu'elle soit. Les rites judaïques, pratiqués de façon privée, lui serviront simplement à conserver des repères culturels et familiaux.

Un soir, à Saint-Marcellin la douce, où les Serf traversent une période d'embellie, un drame déchire la douceur du ciel de novembre. Parmi de nombreux enfants, Monique assiste au spectacle cruel de l'arrestation d'un maquisard du Vercors de 20 ans qui, entre la fameuse fromagerie et l'usine, est traqué, frappé, emporté par les miliciens. On saura par la suite qu'il sera fusillé à la fleur de l'âge. Cette tragédie laissera de profondes empreintes dans l'âme de Barbara qui le retradaira en chanson dans son ultime album (1996).

Avant le bombardement saint-marcellinois de 1945, la famille quitte la ville dans l'euphorie de la Libération et rejoint Paris.

Beaucoup plus tard, en 1968, au gré d'une tournée qui la conduit à Grenoble, une Barbara endeillée par la récente disparition de sa mère demandera à sa secrétaire, Marie Chaix, de faire un détour jusqu'à Saint-Marcellin.

« *“Elle est arrivée avec son chauffeur, se souvient Colette Serve. La voiture a stoppé devant le restaurant, elle est venue vers moi, m'a prise dans ses bras, m'a embrassée. Puis elle m'a dit : ‘Je reviens tout à l'heure’. Elle n'est jamais revenue.” Si Colette Serve a reconnu Barbara ce jour-là, c'est parce que, en la revoyant, elle a davantage revu sa mère – une grande femme à la chevelure rousse<sup>17</sup> –, que la petite Monique des heures sombres qui venait prendre ses repas au restaurant familial.* »<sup>18</sup>

Parvenue au 9 de la rue du Mollard, la vedette qu'elle est devenue descend de sa Mercedes, franchit le seuil de la maison dressée sur le coteau et se recueille dans le jardin... Ce retour sur « les lieux du crime » emplit tous ses sens. Des voix, des fragrances enivrantes ressurgies de l'enfance, la vision tourbillonnante de Jean, Régine et Claude, qui défilent comme dans un rêve, la « vertigent ». Alors, dans sa mémoire, se projette le visage de sa mère figé dans le froid d'un éternel automne des cœurs. Esther semble se réincarner, s'approcher d'elle et vouloir lui parler. Mais à peine la frôle-t-elle que son image fragile se défait.

Ce pèlerinage sur le paysage de son enfance inspirera à Barbara l'une de ses plus belles chansons :

*« Le parfum lourd des sauges rouges,  
Les dahlias fauves dans l'allée  
Le puits, tout j'ai tout retrouvé... »<sup>19</sup>*

Et la chanteuse de conclure ainsi son œuvre autobiographique :

*« Il ne faut jamais revenir  
Au temps caché des souvenirs  
Du temps béni de son enfance... »<sup>20</sup>*

Ce verdict final qui encourage l'auditeur à refouler les souffrances du passé va à l'encontre de la psychanalyse, fondée sur l'exploration curative des souvenirs d'enfance. Et, paradoxe, Barbara fera montre d'un état d'esprit analytique en lien étroit avec la science de Freud.

Mais la douleur de la disparition de sa mère est encore vive et brûlante. Et Barbara n'est pas prête à pactiser avec les fantômes de son passé qui la blessent, comme les arbres de la forêt déchirent les guenilles de Blanche-Neige.

Bénéfices secondaires d'un drame devenu attachant, Barbara, dont on connaît l'art d'évoquer ses douleurs enfouies avec élégance et pudeur, avouera volontiers avoir traversé toutes ces années de guerre avec un sentiment d'excitation mêlé de plaisir. Le plaisir de mener une vie clandestine, de braver la menace du danger, qu'elle retrouvera à l'âge adulte en poursuivant sa route nomade de « femme qui chante », chaque soir réinventée.

*« Nous vivions comme hors-la-loi  
Et j'aimais cela quand j'y pense... »<sup>21</sup>*